

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 72 (1927)
Heft: 5

Artikel: Autour des leçons de la guerre
Autor: Rouquerol, J.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-341043>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXXII^e Année

N^o 5

Mai 1927

Autour des leçons de la guerre.

Avant-propos.

La guerre est toujours une affaire de bon sens, de calcul et de préparation, aussi bien au point de vue purement militaire qu'à celui des forces économiques ; mais elles se présentent rarement sous la même forme. En dehors de quelques préceptes supérieurs qui sont en réalité des principes de conduite de l'esprit humain appliqués aux choses militaires, il ne peut exister un recueil de leçons de la guerre au-dessus de toute discussion.

Il y a eu dans la grande guerre des prodiges d'organisation, d'improvisation, et d'adaptation, d'innombrables actions d'éclat, des pertes d'hommes et de matériel sans précédent. Cependant ces quatre années de batailles ininterrompues n'ont pas révélé quelqu'un de ces surhommes dont le génie domine les événements et dont les idées s'imposent à leurs contemporains par la puissance des résultats dus manifestement à la suprématie de leur personnalité. Aussi ne devons-nous pas accepter les yeux fermés toutes les dispositions recommandées des leçons de la guerre par leurs auteurs. Mais l'étude du passé n'en est pas moins précieuse pour juger les conceptions théoriques du temps de paix et confirmer les règles consacrées par une expérience ancienne. Il importe toutefois, avant d'appliquer les leçons tirées de l'histoire, de connaître la valeur des sources où elles ont été puisées et d'apprécier les modifications que le temps a pu leur faire subir. C'est l'objet de cette étude.

Les leçons de la guerre se trouvent dans l'expérience personnelle des combattants, et dans les documents écrits ; leur

valeur est relative aux circonstances, à l'époque où se sont passés les événements qui leur ont donné naissance, aux nations intéressées ; enfin leur application au présent est subordonnée à l'évolution des sciences et des industries qui peuvent avoir des répercussions sur la manière de faire la guerre. Nous examinerons successivement ces différents points de vue.

I

Les anciens combattants cherchent et trouvent des enseignements dans le souvenir des faits dont ils ont été les témoins sinon les acteurs. Leur jugement peut être faussé par la connaissance incomplète d'événements qui dépassaient le champ de leurs observations. Mais il y a des chances pour qu'ils soient meilleurs juges de ce qu'ils ont vu que les critiques obligés de former leur opinion uniquement sur pièces ; et la preuve en est que les hommes les plus aptes à la guerre, toutes autres choses égales d'ailleurs, sont ceux qui l'ont déjà faite.

Mais, dira-t-on, ces combattants laissent des mémoires, des instructions où l'on doit trouver le chemin de Damas qu'ils ont eux-mêmes suivi.

Il est notoire que les fautes et les échecs sont beaucoup plus instructifs que les succès. Personne n'a fait la guerre pendant des années sans avoir commis des erreurs dont le souvenir est une source de perpétuelles réflexions. Mais l'examen de conscience dont on a tiré une leçon inoubliable reste secret, parce que le plus élémentaire souci de notre réputation nous empêche de crier nos maladroites sur les toits.

II

Les documents d'étude sur la guerre sont les archives et les œuvres libres.

Il n'est pas douteux que dans tous les pays les archives officielles sont épurées avant d'être ouvertes aux historiens et aux chercheurs. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, car la sincérité de l'histoire et les enseignements que la postérité pourra y trouver, à juste titre préoccupent beaucoup moins les gouvernements que les répercussions possibles sur la politique du moment de publications prématurément permises.

Nous ne parlerons pas ici bien entendu des destructions, au cours des hostilités, de documents exposés à tomber aux mains de l'ennemi. On peut citer à ce sujet, la destruction, en août 1914, de toutes les pièces conservées à Paris dans les coffres des membres du conseil supérieur au ministère de la guerre (enquête parlementaire sur Briey).

Au cours des opérations, les nécessités militaires priment toute autre considération, et celui qui laisserait des documents à ses adversaires sous prétexte de conservation d'archives serait coupable dans tous les pays ; mais la même raison s'applique moins bien aux destructions d'ordres effectivement donnés dans le dessein de masquer quelque inquiétude éprouvée par le commandement dans un moment difficile.

L'ordre d'évacuation d'une instruction préparatoire à l'évacuation de la rive droite de la Meuse en mars 1916 est un exemple de ce cas particulier.

En présence de la gravité de la situation, il était du devoir du commandement d'envisager froidement toutes les éventualités. La préparation et l'envoi d'une instruction qui ne devait recevoir d'exécution qu'à la dernière extrémité était tout à fait de circonstance. Mais si l'ordre précité a été strictement exécuté, la documentation de la guerre sera privée d'une pièce importante qui donne la meilleure opinion du sang-froid du commandement français dans un moment très critique.

Nous reconnaissons que l'épuration des archives peut être une nécessité politique ; mais nous devons constater que si le contrôle de cette opération est confié à des personnalités ayant rempli un rôle important pendant la guerre, le plus clair de l'épuration sera d'égarer les recherches en responsabilités.

Une solution logique consisterait à extraire des archives les documents qu'il peut y avoir intérêt à conserver provisoirement secrets et à laisser voir le reste. Mais la curiosité parlementaire ou l'infidélité d'un commis peuvent faire tomber les plus grands secrets dans le domaine de Polichinelle. Le feu en est certainement le meilleur gardien.

La littérature autre que les documents officiels est une source abondante d'enseignements, Elle donne mieux que les documents officiels la physionomie des événements, mais elle

doit être utilisée avec circonspection en tenant compte de la personnalité des auteurs et s'il y a lieu de leurs mobiles.

En dehors des œuvres humoristiques et anecdotiques, les récits de guerre sont souvent des apologies de certains faits d'armes, de certaines troupes ou des polémiques personnelles. Généralement sincères dans les souvenirs glorieux, ils glissent aisément sur les fautes commises et les défaillances.

D'ailleurs, tous ceux qui s'occupent d'histoire contemporaine ne peuvent s'isoler entièrement de la mentalité de leur époque et de leur milieu. Ils sont trop souvent entraînés à traiter leur sujet à la manière des peintres qui mettent en lumière les parties de leur tableau sur lesquelles ils veulent retenir l'attention. Le reste est noyé dans une obscurité qui sert de fond aux figures du premier plan.

Ajoutons pour les écrivains professionnels qu'ils trouvent le canevas de leurs travaux dans la série des ordres. Or, comme nous l'avons dit plus haut, ces ordres sont épurés et il est souvent impossible de savoir dans quelle mesure ils ont été exécutés.

Dans une armée, quand tout va bien les ordres sont régulièrement enregistrés et exécutés. Il n'en est plus de même quand tout va mal. Le commandement ignore la situation, parce que les liaisons fonctionnent mal ou n'existent plus ; mais les états-majors continuent à rédiger des ordres parce qu'ils croiraient faillir à leur mission, s'ils cessaient d'écrire comme un moulin qui s'arrête de tourner.

Ceux qui ont vu de près les événements de Verdun en février 1916 dans le parti français, et au mois d'octobre suivant dans le parti allemand ne nous contrediront pas. La plupart des ordres donnés n'arrivaient pas à destination ou ne répondaient pas aux situations ; d'autres enfin étaient franchement inexécutables.

Les historiographes brodent sur ces éléments incertains des récits d'une apparente logique, imaginant les champs de bataille comme des échiquiers garnis de pièces qui se soutiennent. Cependant ceux qui ont vécu ces mauvaises journées ne se rappellent que des groupes isolés, sans ordres, se battant sur

place avec héroïsme ou simplement aiguillonnés par l'instinct de la conservation.

En un mot, dans la plupart des récits militaires tout s'enchaîne et se tient, même dans les imbroglios les plus manifestes. L'histoire militaire rappelle trop souvent la manière de Buffon en histoire naturelle.

Sommes-nous bien sûrs que la conception du groupe dans le combat moderne ne soit pas le résultat d'une combinaison des diverses armes purement littéraires ?

Des officiers sérieux qui ont pris part en première ligne à des attaques affirment l'impossibilité de conserver sous le feu la coordination méthodique des éléments constitutifs du groupe de combat. La progression, disent-ils, ne peut avoir lieu que par bonds individuels sur l'initiative des gradés encore debout et par l'élan des meilleurs soldats agissant avec leurs propres armes.

Nous apprenons aussi que l'emploi du groupe tel qu'il existe dans les règlements, a dû être modifié dans les combats livrés au Maroc. La solution préconisée fut de former la première ligne avec des grenadiers voltigeurs, les fusilliers mitrailleurs, c'est-à-dire le fusil mitrailleur restant sous la main du chef de section et les mitrailleuses avec le chef de bataillon.

D'après nos auteurs, ces modifications aux idées reçues sont spéciales à la guerre marocaine. C'est tout de même un mauvais son de cloche pour le groupe de combat qui reste toujours une mécanique exposée à se détraquer par la perte d'une seule pièce.

Nous devons également signaler les écrivains qui, dans tous les pays, mettent un amour-propre national à exalter les succès de leurs armées au détriment de l'exactitude et à trouver des justifications à toutes les fautes. L'un d'eux, et non des moindres disait aussitôt après l'armistice : *C'est le moment de créer la légende*, c'est-à-dire le moment d'écrire une histoire de la guerre, patriotique et glorieuse qui s'établira dans l'esprit populaire sans crainte de contradiction avant que des travaux appuyés sur une documentation sérieuse aient pu voir le jour.

Ces légendes au service d'une propagande bien faite établis-

sent des erreurs qui subsistent après l'apaisement des esprits. N'est-ce pas avec ce moyen que l'autorité allemande, après 1870, en agitant la menace imaginaire d'une revanche a obtenu de l'opinion du pays d'énormes crédits militaires ? Nous n'ignorons pas que depuis plus de cinquante ans cette explication figure dans les manuels des écoles primaires et secondaires de l'empire. Pouvons-nous être surpris que tout bon allemand mette au-dessus de toute discussion une explication apprise comme un dogme depuis l'enfance ?

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des documents militaires, mais si on pénètre dans le domaine des forces économiques qui ont joué dans la dernière guerre un rôle finalement prépondérant, on peut également se heurter à des lacunes voulues. On cherchera en vain par exemple les statistiques commerciales des pays scandinaves y compris le Danemark pendant la grande guerre. Car, par une convention passée à Malmö, port suédois, les Scandinaves y compris le Danemark s'étaient engagés à ne publier aucune statistique pour éviter de montrer aux alliés que les chiffres des importations d'avant-guerre avaient démesurément enflé.

III

Au cours de la dernière guerre les méthodes, la tactique même ont changé plusieurs fois suivant les événements et les circonstances. Ces mesures considérées aujourd'hui comme des erreurs ont été justifiées dans leur temps. D'autres prématurément admises comme leçons de la guerre ont dû être abandonnées.

L'emploi de la mine dans la guerre de tranchée est dans le premier cas.

Les travaux de mines dans la guerre de tranchée apparaissent comme un gaspillage de forces. Il est certain qu'un effort poursuivi pendant des mois pour loger une charge d'explosif sous une tranchée ennemie et en faire sauter quelque cinquante mètres est hors de proportion avec les résultats qui se bornaient à faire reculer un adversaire averti de la longueur du rayon de l'entonnoir. Cependant ceux qui ont ouvert la

guerre de mines en 1914 la recommenceraient peut-être encore si les circonstances étaient de nouveau les mêmes.

Le manque de munitions d'artillerie interdisait aux Français toute tentative de brèches dans les défenses ennemies. L'insuffisance de la cisaille pour couper des réseaux de fil de fer convenablement flanqués avait été démontrée par de nombreux insuccès. Le cheminement sous terre restait le seul moyen d'attaque. Il a été adopté faute de mieux, et comme la mine appelle la contremine les Allemands sont immédiatement descendus en galeries de taupe. La contre-attaque, en guerre de mines, cherchant toujours à descendre plus bas que l'adversaire, on a vu avec le temps les mineurs travailler à vingt, vingt-cinq mètres sous terre et charger leurs fourneaux de dizaines de tonnes d'explosifs pour faire sauter une tranchée à peine occupée sinon tout à fait vide.

On aurait tort de voir là des exemples à suivre. Ce furent des expédients.

Au titre des mesures inspirées par des faits hâtivement présentés comme enseignements de la guerre on peut citer la doctrine d'emploi de la fortification permanente contenue dans le décret du 5 août 1915, motivé par les effets du bombardement sur les places attaquées au début des hostilités. Ce décret a été appliqué à Verdun en privant les forts de leurs garnisons et d'une partie de leur armement. Il en est résulté des facilités particulières données aux Allemands pour mettre la main sur le fort de Douaumont qui devait être dans leur jeu un atout capital. Il a fallu cet événement considérable pour ouvrir les yeux sur le mal-fondé des leçons de la guerre évoquées dans le décret précité.

Enfin, il va sans dire que les faits importants soulevant de graves responsabilités sont généralement présentés d'une manière plus ou moins confuse dans les historiques. Peu d'intéressés ont en effet le courage de revendiquer la responsabilité d'une affaire qui a mal tourné. C'est évidemment cette pensée qui suggérait au général de Pape du corps d'armée de la garde à Saint-Privat la boutade par laquelle il répondait à une question de Fritz Hönig : *La littérature militaire me dégoûte.*

IV

Plus on s'éloigne de la guerre plus les enseignements qu'on a pu y trouver tendent à se codifier sous une forme dogmatique ; et leur application en retient surtout des détails qui font oublier le point essentiel de la leçon.

Le 21 septembre 1792 l'armée prussienne se faisait battre en croyant appliquer devant le moulin de Valmy les moyens qui avaient fait leurs preuves avec le grand Frédéric ; et cette leçon ne leur suffisait pas, puisqu'ils restaient attachés au formalisme des manœuvres Frédériciennes sur le champ de bataille d'Iéna.

Quelques aphorismes attribués à Napoléon n'ont-ils pas donné lieu à ces théories d'attaques folles, sans préparation, sans soutiens, dont la coûteuse expérience a été faite en 1914 et même prolongée en 1915 ? Les admirateurs du maître n'ont-ils pas oublié qu'il faisait broyer ses adversaires par l'artillerie avant de les livrer à ses colonnes d'attaque ?

Nous trouvons un exemple de déformation des enseignements de la guerre dans une anecdote contée avec humour par le général du Barrail dans son livre sur « les évolutions ».

La scène était au camp de Châlons sous le second empire. Une belle manœuvre de cavalerie venait de finir devant l'empereur et des étrangers de marque.

Suivant les habitudes de ces manifestations une série d'évolutions suivie d'une charge brillante s'était déroulée dans un style impeccable. L'heure était aux compliments quand tout à coup un général étranger s'avisa de demander *quelle est l'hypothèse de la manœuvre* ? Le commandant des troupes ne sachant que répondre expédiait des estafettes au galop pour demander l'hypothèse aux commandants de régiments et la question de cascade en cascade arrivait jusqu'aux chefs de peloton qui ne répondirent rien.

Cependant les règlements de cavalerie de l'époque étaient encore l'œuvre des combattants du premier empire ; mais leurs successeurs n'en avaient retenu que des mécanismes.

Citons encore un exemple d'une déformation semblable de l'esprit de guerre dans l'ancienne cavalerie autrichienne qui

était la première de l'Europe pour la remonte, le goût du cheval et de l'équitation.

Un officier autrichien nous rappelait que son régiment avait été envoyé par étapes en Lombardie pour la campagne de 1848. Dès les premiers jours, des plaintes s'élevaient dans tout le régiment contre la longueur des routes, la dureté du sol. Le paquetage de campagne chargeait inutilement les chevaux, les filets à fourrage en usage à cette époque gênaient les mouvements aussi bien du cheval que du cavalier. Les allures perdaient le brillant péniblement obtenu par le dressage. Bref au retour de la garnison toute l'instruction serait à recommencer...

Nous pouvons trouver plus près de nous des exemples d'oubli des leçons de la guerre. Comparons les manœuvres exécutées en France après 1870 et celles des dernières années avant 1914.

Cette comparaison est facile ; car beaucoup d'officiers encore vivants ont pris part aux manœuvres des deux époques.

A la première, l'instruction pratique des troupes était poussée comme une préparation à des combats prochains avec le souci constant de n'omettre aucun détail, de n'éviter aucune des fatigues que l'on pourrait trouver dans la réalité. Chacun exécutait avec conviction et complètement ce qu'il croyait devoir faire devant l'ennemi. Des travaux de défense étaient établis sur les positions occupées pendant la nuit. Les artilleurs qui devaient ouvrir le feu à l'aube préparaient pendant la nuit des emplacements enterrés pour leurs canons. Les avant-postes étaient effectivement et strictement tenus.

Insensiblement les grandes manœuvres qui serraient la réalité le plus étroitement possible ont glissé dans le formalisme et le tableau. La puissance grandissante de l'armement exigeait de plus en plus impérieusement de régler la progression des attaques sur la destruction effective des obstacles, par le canon ou autrement, et de couvrir par des travaux les troupes en position de défense ou simplement en attente. On y songeait moins que jamais. A la veille de 1914 aucun compte n'était tenu du temps nécessaire à l'artillerie pour préparer son tir et l'exécuter ; les mitrailleuses dont le rôle dans la guerre

prochaine s'annonçait considérable ne tenaient pas plus de place dans les critiques qu'un simple peloton.

En résumé on négligeait dans les grandes manœuvres, c'est-à-dire dans l'instruction d'ensemble de l'armée, trois éléments dont l'importance avait été mise en lumière en Mandchourie et qui devaient tenir dans la guerre imminente une place très importante : le canon, la mitrailleuse et la tranchée.

V

Constatons enfin que vainqueurs et vaincus ayant forcément une mentalité différente ne tirent pas toujours les mêmes enseignements des mêmes faits. Il est dans la nature humaine que l'esprit du vainqueur soit plus conservateur que celui du vaincu. Pour les peuples comme pour les individus, les échecs sont plus instructifs que les succès, et c'est une raison pour que les vaincus se détachent plus aisément de moyens qui ne leur ont finalement pas réussi, pour qu'ils soient persévérants et tenaces dans la recherche des conditions des batailles futures.

VI

En dépit des circonstances qui peuvent les dénaturer, les leçons de la guerre ne doivent pas être négligées ; mais en matière militaire la vérité d'hier peut être l'erreur de demain et ces leçons ne sauraient servir de règles pour l'organisation et l'instruction sans une rigoureuse adaptation au temps présent.

Ceux qui ont la charge délicate de réorganiser une armée après la guerre cherchent instinctivement leur voie dans les leçons des derniers événements, mais aucune guerre n'est le prolongement de la précédente ; les leçons tirées de la dernière vieillissent d'autant plus vite que les progrès de la technique industrielle sont plus rapides. Napoléon, dit-on, estimait à dix ans le cycle de l'évolution de la tactique. Il est aujourd'hui beaucoup plus court.

Il ne s'agit pas d'adopter tel ou tel procédé parce qu'il a fait ses preuves à Verdun où ailleurs ; mais il faut se demander

s'il a conservé sa valeur dans les conditions où il serait employé aujourd'hui et surtout demain.

Il y a des branches de l'instruction militaire dont la dernière guerre a établi la nécessité, au moins pour un certain temps. C'est l'emploi de plus en plus développé des terrassements, l'emploi du masque à gaz et l'emploi individuel du fusil.

Les trois armes dont le soldat moderne doit d'abord apprendre le maniement sont donc le masque, la pioche et le fusil.

Sur d'autres points le scepticisme est parfois permis. Il est vrai, par exemple, que les Allemands ont fait une dure expérience des effets des gaz toxiques sur les chevaux des convois en octobre 1916. Des troupes montées mises à pareille épreuve seraient sans doute mises hors de combat sans avoir combattu. Faut-il pour cela motoriser toutes les formations employant actuellement des chevaux ? ? ? ?

Les Anglais paraissent avoir suivi dans leurs dernières manœuvres une bonne méthode expérimentale de l'emploi du moteur. Ils ont formé un corps mobile entièrement motorisé. L'essai n'a pas très bien réussi, notamment pour les éléments d'infanterie portés en camions. La direction a sagement estimé qu'il ne fallait pas porter un jugement définitif sur une conception dont l'exécution avait manifestement laissé à désirer, faute d'une instruction convenable des troupes.

Les militaires doivent suivre de très près les progrès de la technique qui peuvent chaque jour rendre surannés des procédés ou du matériel éprouvés par la guerre.

Suivant l'expression de M. J. Breton, ancien sous-secrétaire d'Etat aux inventions pendant la guerre : « *Il ne faut jamais perdre de vue qu'un des facteurs essentiels de la supériorité d'une armée est d'être toujours techniquement en avance sur l'adversaire.* » Mais le matériel est peu de chose entre les mains d'une troupe qui ne sait pas s'en servir. C'est bien ainsi qu'a été jugée par l'autorité supérieure la troupe motorisée dans les manœuvres anglaises citées plus haut. Nous pourrions également citer une brigade d'infanterie qui a reçu des fusils-mitrailleurs presque à la veille des premiers combats en 1914

sans une seule instruction sur la manière de s'en servir. Ces excellentes armes, qu'on ne connaissait pas encore dans les troupes, n'ont pas été employées. Elles traînèrent dans des fourgons pendant plusieurs semaines et lorsqu'enfin on voulut les en tirer, elles étaient presque toutes détériorées.

Les chefs militaires doivent savoir se dégager à temps de l'emprise des leçons dites de la guerre dans l'adaptation de l'organisation et de l'instruction aux progrès du machinisme. Pour apprécier la valeur d'un matériel ou d'un procédé sur les champs de bataille de l'avenir il faut l'essayer en serrant le plus près possible la réalité, sans s'acharner à vouloir trouver des analogies dans les guerres passées, sans idée préconçue et sans faire d'hypothèse pour les besoins de la cause.

Ces indications paraissent au premier abord des vérités si éclatantes qu'il soit inutile d'y insister. Mais des exemples de leur oubli montrent la nécessité de les avoir toujours présentes à l'esprit.

Une vingtaine d'années avant la grande guerre l'adoption de projectiles fortement chargés en explosifs avaient motivé des expériences de leur efficacité sur la fortification antérieure à l'emploi du béton. Les effets de l'obus explosif du mortier de 270 mm. sur des locaux solidement protégés pour l'époque avaient été écrasants. Les conséquences budgétaires de ces expériences auraient été particulièrement lourdes si l'autorité supérieure avait pris le parti de réfectionner toutes les fortifications existantes pour les mettre en état de résister à des obus comparables à ceux du mortier français de 270 mm. Cette menace fut écartée par une simple supposition de pur style à savoir qu'il ne serait pas possible à la guerre de tirer aussi bien que dans des séances d'expérience et que les forts non réfectionnés pourraient par conséquent fournir *une certaine défense*. L'expérience de la guerre a répondu brutalement à cette hypothèse plus budgétaire que militaire.

Nous ne trouvons pas de meilleure raison à une opinion anglaise qui veut fermer les yeux sur le péril aérien, sous prétexte que nulle puissance ne peut posséder une flotte aérienne assez nombreuse pour causer des destructions vraiment impressionnantes.

Les militaires hypnotisés par les leçons du passé marchent dans le rayonnement d'une lumière qui brille derrière eux. En s'en éloignant sans avoir un point de direction devant eux, ils finissent par cheminer dans l'ombre, exposés à toutes les surprises. Faute d'avoir su adapter assez rapidement aux besoins de la guerre toutes les nouveautés qui peuvent accroître la force des armées, ils vont à Rossbach, à Valmy, à Iéna. Les leçons de la guerre peuvent éclairer le jugement, donner des termes de comparaison, mais il ne faut pas en abuser. Le calcul et la prévision logique des résultats du champ de bataille, d'après les conclusions positives d'expériences, sans parti pris du matériel et des méthodes, doivent avoir le dernier mot dans l'organisation et l'instruction des troupes.

C'est la parfaite connaissance de la technique militaire et des leçons de la guerre qui a inspiré les pages de la *Revue militaire suisse*, dans lesquelles le lieutenant-colonel Mayer, en 1902, a prévu les formes de la grande guerre d'une manière véritablement prophétique. Sans idée préconçue, avec un sentiment sûr et droit des réalités, il a transposé les leçons des guerres anciennes dans le cadre de la technique de son temps. Cette opération lui a fait reconnaître que ces leçons avaient en grande partie perdu leur valeur, malgré le soutien de l'enseignement officiel. Suivant le conseil de Descartes, le lieutenant-colonel Mayer a ôté « *de sa créance toutes les opinions reçues jusqu'alors, afin d'en remettre par après ou d'autres meilleures ou les mêmes lorsqu'elles seront ajustées au niveau de la raison.* »

Les peuples en guerre disposent aujourd'hui de moyens de destruction et d'observation pour lesquels les distances n'existent plus ; les portées de l'artillerie ont été considérablement accrues ; le développement des armes automatiques a profité beaucoup plus à la défense qu'à l'attaque des positions ; enfin, les besoins des Etats belligérants en toutes matières sont devenus immenses.

La guerre a toujours pour but l'anéantissement des forces matérielles et morales de l'adversaire. Mais ses centres vitaux n'étant plus protégés par la distance et les armées qui en défendent les abords, peuvent être les premiers objectifs de

l'assaillant. Ils le seront pour le combattant maître de l'air.

La maîtrise de l'air donnera à celui qui l'aura le moyen d'atteindre directement le cœur de son adversaire. On peut croire qu'il n'ira pas compromettre sur terre dans des attaques toujours coûteuses, la victoire mûre pour lui lorsque le front ennemi, privé de ravitaillements et de soutiens s'écroulera comme un pont dont la chute est fatale après celle des culées.

Le combattant ayant conscience de son infériorité aérienne pourra être tenté de brusquer les événements par quelque attaque terrestre pendant qu'il est encore en état de le faire. Pour parer à ce danger les armées devront assurer l'inviolabilité de leur front. Les armes automatiques, si avantageuses pour la défense, lui en donneront les moyens.

Si cet aperçu est exact, la victoire appartiendra à celui qui aura mené dans les airs une offensive suivie de succès et tenu sur terre un front défensif inviolé.

Les leçons de la guerre nous font supposer que ce tableau n'est pas un simple produit de notre imagination, car nous en trouvons une ébauche perdue de vue dans le fracas des dernières batailles.

Certains artilleurs ont pensé à la fin de la guerre que les parties les plus vulnérables de l'artillerie moderne à grand débit n'étaient pas les canons, mais les parcs et les convois de ravitaillement. La collaboration de l'observation aérienne et des grandes portées de l'artillerie dans cet ordre d'idées a donné parfois des résultats très appréciables. N'est-ce pas en germe l'idée de la guerre future ?

Et l'influence des forces économiques sur la durée d'une grande guerre n'a-t-elle pas pris une importance qui peut devenir prépondérante. Nul n'ignore aujourd'hui que la grande guerre aurait fini deux ans plus tôt si le commerce anglais n'avait pas ravitaillé les empires centraux par les pays scandinaves, y compris le Danemark. Et par une ironie singulière, les attaques des sous-marins allemands dans les eaux anglaises auraient précipité la chute des empires centraux en arrêtant le commerce britannique avec les pays neutres qui n'étaient que des centres de transit pour l'Allemagne.

On ne peut pas dire que l'évolution de la tactique se produit par bonds imprévus. On y trouve, au contraire, une véritable continuité, à la condition de peser sans parti pris le pour et le contre de chaque question soulevée par les progrès techniques, de ne chercher dans le passé des analogies avec le présent que pour des choses semblables et de mettre toujours la raison et les expériences sérieuses au-dessus des doctrines d'école.

Général J. ROUQUEROL.

